

LA BROUILLE

ET

LE RACCOMMODEMENT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. FRÉDÉRIC ET HENRI SIMON.

*Représentée pour la première fois à Paris, sur le
théâtre de la Porte-St-Martin, le 13 novembre 1817.*

TROISIÈME ÉDITION, CORRIGÉE.



A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N° 51.

1819.

PERSONNAGES.

DE PONTIS, jeune homme riche.
MADAME DE PONTIS, sa femme.
MADAME DE FOLLEVILLE, amie
de madame de Pontis.
ANTOINE, vieux domestique de M. de
Pontis.
PAQUET, portier, caricature.

TROIS MODISTES.

PORTEURS.



ACTEURS.

M. Lancelin.
Mlle Jenny-Vertpré.

Mlle Florval.

M. Moëssard.

M. Émile.

Mlle Mariany.

Mlle Mariette.

Mlle Lucie.

*La scène est au Marais, dans un appartement loué
par M. et madame de Pontis.*

LA BROUILLE

ET

LE RACCOMMODEMENT,

Comédie en un acte, mêlée de vaudevilles.

Le théâtre représente un salon entièrement vide ; à gauche des spectateurs, une porte conduisant dans d'autres pièces ; à droite, une croisée.

SCENE PREMIERE.

PAQUET *seul, époussetant.*

AIR : *Dérouillons, dérouillons, ma commère.*

Balayons, balayons la poussière,

Balayons de la cave au grenier,

Puisqu'enfin un locataire

Vient habiter not' premier ;

Maint'nant on payra, j'espère,

Le sou pour livre du portier.

Balayons, etc.

Sur l' bois de ceux que je loge

J' prélève un' bûch' que j' fais scier ;

Mais d'puis trois ans, dans ma loge,

Il n'est entré que l' portier.

Balayons, etc.

Il faut espérer que les nouveaux locataires qui nous arrivent me dédommageront de tout cela. C'est une très-forte maison... J'aurai de quoi frotter!... Comment donc!.... ils ont des gens, une voiture!.... Ah! quelle poussière!.... Pour peu qu'ils soient généreux, mes profits seront *très-conséquents*. (Désignant un tas de papiers.) Je ramasserai tout cela plus tard. Le mari est bel homme, et la femme, donc? Ainsi, je porterai les billets de monsieur, et je ferai les commissions de madame. Ils sont venus voir cet appartement l'un après l'autre. C'est drôle, ça : chacun d'eux, en me laissant son adresse, m'a donné un

dernier-adieu. Je me suis bien gardé de les faire apercevoir de cette distraction; un honnête portier doit tout voir, tout entendre, tout recevoir, et ne rien dire.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

Monsieur paraissait mécontent,
 J'en r'çus un écu pour étrenne;
 Madame était triste, et pourtant
 Elle m'offrit douz' francs pour ma peine.
 Je n'sais pas si j' m'habitûrais
 A l'humeur de c' mari que j' blâme,
 Mais j' sens qu'aisément je me f'rais
 A la tristesse de sa femme.

(*On frappe.*) Oh! oh! est-ce qu'on emménagerait déjà? C'est possible, car ils paraissaient très-pressés. (*Il regarde par la croisée.*) Eh! vraiment oui, un monsieur, des porteurs, des meubles!.... Jeannette, tire le cordon. Par ici, messieurs! par ici, l'escalier à gauche, et prenez garde de rayer le mur!.... (*A lui-même.*) On n'est pas plus expéditif; l'appartement est loué ce matin, et v'là déjà l'emménagement qui commence.

SCENE II.

PAQUET, ANTOINE, PORTEURS.

ANTOINE.

AIR *de la Légère.*

« Prenez garde, prenez garde,
 » Messieurs, cela vous regarde;
 » Prenez garde, prenez garde,
 » Si vous cassez, vous payerez.
 » Doucement; vous poserez
 » Ce coffre près de la porte;
 » La pendule, qu'on l'apporte,
 » Ici vous la placerez.

(*Regardant l'appartement.*)

» Nous mourrons dans cet asile!

PAQUET, *saluant.*

» Monsieur, c'est ben de l'honneur.

ANTOINE.

» Quel est donc cet imbécille?

PAQUET, *saluant encore.*

» Je suis votre serviteur.

ANTOINE, *aux porteurs.*

» Prenez garde, etc ».

PAQUET.

Monsieur, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

ANTOINE.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

PAQUET.

Cela me fait que.... Il paraît que monsieur emménage ici ?

ANTOINE.

Comme vous voyez.

PAQUET.

Ce n'est pourtant pas à monsieur que j'ai eu le plaisir de louer.

ANTOINE.

C'est possible.

PAQUET.

Je comprends; monsieur est le tapissier de M. de Pontis.

ANTOINE.

Vous vous trompez.

PAQUET.

Cependant, monsieur, comme portier de la maison, homme de confiance du propriétaire, je dois savoir....

ANTOINE.

Rien.

PAQUET.

Pourtant, je suis....

ANTOINE.

Un sot.

PAQUET, à part.

Il est laconique.

ANTOINE, aux porteurs.

Retournez à la maison, vous autres, vous apporterez tout ce que j'ai fait déposer dans le petit salon : surtout ne touchez pas aux meubles qui sont dans les autres parties de l'appartement (avec un soupir.) Ils ne nous appartiennent plus! Allez. (Les porteurs sortent.) (A part.) Voilà donc la récompense de mes longs et fidèles services!.... Après avoir été trente ans valet-de-chambre de feu M. de Pontis, je croyais que l'union de son fils avec la femme la plus digne d'être aimée, allait m'assurer une retraite pour mes vieux jours....

PAQUET, à part.

Voyez l'obstination!.... Il ne veut pas jaser avec moi, et il parle tout seul. Monsieur!....

ANTOINE.

Encore ?

PAQUET.

Je ne vous demande pas votre nom.

ANTOINE.

C'est heureux.

PAQUET.

Mais dites-moi, au moins, si vous êtes un des domestiques de M. de Pontis?

ANTOINE.

Un domestique!... Insolent!... Je suis son valet-de-chambre.

PAQUET.

Son valet-de-chambre!.... Oh! c'est charmant!.... Si vous le voulez, nous pouvons nous entendre parfaitement! Je suis très-confiant de mon naturel; en moins de huit jours je vous apprendrai, sur notre propriétaire, sur nos voisins, des choses qui vous surprendront; je vous raconterai toutes les anecdotes du quartier, les propos des commères; et, en revanche, vous me ferez quelques petites confidences sur vos maîtres.

ANTOINE.

Moi!....

PAQUET.

Eh! sans doute, c'est l'habitude.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Du plus tranquille ménage
Si l'on connaît les secrets,
C'est toujours par les valets.
Moi, j'en fais souvent usage:
Grâce à mon activité,
Leur bavardage excité
Sert ma curiosité.
Aussi, sans craindre le blâme,
J'interroge avec esprit:
Le valet alors me dit
Tous les défauts de la dame,
Et la soubrette m'instruit
Des qualités du mari,
Où,
Des qualités du mari.

ANTOINE.

Monsieur le portier, vous vous êtes trompé, si vous avez cru trouver en moi un bavard de votre espèce.

AIR *De la parole.*

J'en conviens, il est des valets
Qui, voyant partout du mystère,
Sur leurs maîtres, sur leurs projets
N'ont jamais appris à se taire;

Mais, loin d'imiter leur caquet,
Je blâme cette humeur bavarde ;
Mon maître a-t-il quelque secret,
Je le respecte, s'il se tait,
Et, s'il m'en fait part, je le garde.

PAQUET.

Cet homme-là ne me ressemble pas du tout ; c'est égal, monsieur, nous nous connaissons mieux par la suite.

ANTOINE.

Oh ! cela n'est pas pressé !

PAQUET.

J'espère bien que vous me donnerez votre pratique.

ANTOINE.

Ma pratique !

PAQUET.

Je me nomme Paquet, je suis maître tailleur pour vous servir.

ANTOINE.

Je vous en fais mon compliment.

PAQUET.

Informez-vous, tout le monde vous dira que Paquet travaille dans le dernier goût, en neuf ou en vieux, au choix des amateurs ; quand vous aurez quelque raccommodage...

ANTOINE.

Vous vous en chargerez ?

PAQUET.

Eh ! monsieur, il faut bien faire de tout.

AIR : *Tous les Maris de la province.*

Il fallait me voir en découdre,
Quand j' taillais l' Louviers ou l'Elbœuf ;
Mais à présent, faut bien m' résoudre
A n' plus travailler dans le neuf ;
Je n' sais pas quelle en est la cause,
Mais, dans tous l's états à Paris,
J' vois des gens qui n' font autre chose
Que de retourner de vieux habits.

ANTOINE.

Ne viens-je pas d'entendre une voiture s'arrêter à la porte ?

PAQUET, regardant par la croisée.

Oui, monsieur ; c'est un fiacre. (*On frappe.*) On vient ici.

ANTOINE.

Eh bien ! allez donc ouvrir.

PAQUET.

C'est inutile, ma fille est là pour tirer le cordon ; c'est un enfant charmant ! Si j'en dis du bien, ce n'est pas parce que je suis son père ; mais....

ANTOINE.

Je vous crois.

PAQUET, *toujours à la croisée.*
Eh! mais, c'est madame de Pontis!ANTOINE, *surpris.*
Madame de Pontis?

PAQUET.

L'épouse de votre maître.

ANTOINE, *regardant.*

En effet, c'est elle-même. Que vient-elle faire ici?

PAQUET.

Elle apporte des cartons, des coffres; je cours lui offrir mes services.

ANTOINE.

Qu'est-ce que cela signifie?

PAQUET, *en sortant.*Ne vous donnez pas la peine, madame, je descends. (*Il sort.*)ANTOINE, *seul.*

Je ne conçois pas quel motif peut l'amener dans le nouvel appartement de son époux; monsieur était sorti depuis le matin!.... Tous deux ont juré de ne plus se revoir, et à moins qu'une heureuse explication.... O mon Dieu!.... si cela pouvait être....

SCENE III.

ANTOINE, MADAME DE PONTIS.

Mad. DE PONTIS.

Comment, Antoine, c'est vous?

ANTOINE.

Oui, madame.

Mad. DE PONTIS.

Vous m'avez donc suivie?

ANTOINE, *hésitant.*

Non, madame.... je.... suis arrivé avant vous.

Mad. DE PONTIS.

Ah! j'entends; vous saviez que j'avais loué cet appartement.

ANTOINE.

Loué!.... oui, oui, madame, oui, je le savais. (*A part.*) Que dit-elle?

Mad. DE PONTIS.

Avez-vous quitté votre maître pour vous consacrer entièrement à mon service?

ANTOINE.

Non, madame.

Mad. DE PONTIS.

Viendriez-vous de sa part ?

ANTOINE.

Non, madame.

Mad. DE PONTIS.

Mais alors que venez-vous faire ici ?

ANTOINE.

J'espère vous y servir tous les deux.

Mad. DE PONTIS.

Ah! ne l'espérez pas; la conduite de M. de Pontis envers moi est trop affreuse pour que je consente jamais à me rapprocher de lui.

ANTOINE.

Pardonnez-moi, mais je ne me suis jamais aperçu que mon maître fût si coupable.

Mad. DE PONTIS.

C'est que vous n'avez pas voulu vous en apercevoir.

AIR : *Prenez d'abord l'air bien méchant.*

Depuis deux ans, malgré mes droits,
Monsieur ne permettait à peine
Le spectacle vingt fois par mois,
Et le bal deux fois par semaine,
En vain je voudrais retracer
Les défauts que son cœur rassemble ;
Il veut m'empêcher de danser :
Nous ne pouvons plus vivre ensemble.

ANTOINE, à part.

Allons, allons, je crois qu'il y a encore moyen de les réconcilier.

Mad. DE PONTIS.

Le portier tarde bien à monter mes effets.

ANTOINE, à part.

Il paraît qu'elle emménage, et mon maître.... (*Haut.*) Je gage qu'il jase avec votre cocher; c'est le plus grand bavard!... Voulez-vous que je l'appelle ?

Mad. DE PONTIS.

J'y consens.

ANTOINE, à part.

Comment se fait-il ?

Mad. DE PONTIS. *Elle se retourne et aperçoit la pendule.*

Ah! que vois-je! Est-ce vous qui avez apporté cette pendule ?

ANTOINE.

Oui, madame. (*A part.*) Je ne sais que lui dire.

Mad. DE PONTIS.

C'est celle dont M. de Pontis me fit présent le jour de mes noces.

La Brouille et le Raccodement.

ANTOINE.

C'est vrai ; si vous voulez , je vais la remporter.

Mad. DE PONTIS.

Hé ! non , non ; je n'avais pas osé la lui demander , dans la crainte qu'il ne me refusât ; mais puisque vous avez prévenu mes vœux , je la garde.

ANTOINE.

Madame aime donc encore ce meuble ?

Mad. DE PONTIS.

Il est très-beau !... et puis il me rappelle de si doux souvenirs !

AIR : *Ne craignez rien , troupe jolie.*

Si l'on en croit la médisance ,
En dépit de notre serment ,
Quand il prolonge son absence ,
Un époux s'oublie aisément .
Ainsi , lorsque je me proposé
De vivre à jamais loin de lui ,
J'ai besoin d'avoir quelque chose
Qui me rappelle mon mari .

Mon cher époux sera furieux , je gage , quand il saura que ce meuble est chez moi ; tant mieux : si je peux le faire en rager , ce sera ma consolation.

ANTOINE.

Madame a eu bien tort de le quitter.

Mad. DE PONTIS.

Mais voyez donc si ce portier montera.

ANTOINE.

Ah ! c'est vrai , j'oubliais....

Mad. DE PONTIS.

Appelez-le donc.

ANTOINE.

Tout de suite , madame. (*A part.*) Il faut que je le questionne et qu'il m'explique.... (*Appelant.*) Paquet , Paquet !....

Mad. DE PONTIS.

M. Paquet , M. Paquet !

PAQUET , *du dehors.*

On y va , on y va.

SCENE IV.

LES MÊMES , PAQUET.

PAQUET.

AIR : *La Boulangère a des écus.*

Hé ! bon Dieu ! pour crier comm' ça

Quel crime est donc le nôtre ?

Paquet par-oi , Paquet par-là ;

Vlà qu' j'apporte le vôtre.

Dans c' mond' c'est ainsi que tout va ,

Tout va

L'un portant l'autre ;

Tout va

L'un portant l'autre.

bis.

Mad. DE PONTIS.

Vous moquez-vous de moi, de me faire attendre ainsi ?

PAQUET.

Pardon, madame, c'est que votre cocher me racontait une histoire.

Mad. DE PONTIS.

Allez déposer ces cartons dans ma chambre à coucher.

PAQUET.

Oui, madame; pendant que nous mettrons tout en ordre, si madame voulait descendre au jardin, madame n'a pas pris le temps de le voir hier.

Mad. DE PONTIS.

C'est vrai; est-il agréable ce jardin ?

PAQUET.

Agréable! je crois ben; un bosquet, un berceau, un bassin, un pont chinois, une montagne russe.

Mad. DE PONTIS.

Mais il est donc grand ?

PAQUET.

J'crois ben qu'il est grand! vingt pieds de long, sur dix de large, rien que ça.

Mad. DE PONTIS.

Oh, c'est charmant! je vais le parcourir. Antoine, j'attends madame de Folleville; si elle vient, vous m'en préviciendrez, à moins qu'elle ne préfère me rejoindre au jardin.

ANTOINE.

Cela suffit.

Mad. DE PONTIS.

Ah! à propos, j'ai là de l'argent que je ne veux pas garder sur moi. Justement, voici le secrétaire.

ANTOINE, à part.

C'est celui de monsieur.

Mad. DE PONTIS.

Antoine, vous ne quittez pas, je descends.

PAQUET.

Madame, je vais vous conduire.

Mad. DE PONTIS.

Oh! c'est inutile. (*Elle sort.*)

PAQUET.

Prenez l'escalier à gauche, là, la grille qui est devant vous, la clef est après.

ANTOINE.

Ecoute, Paquet....

PAQUET.

Il faut que j'aille serrer les effets de madame.

ANTOINE.

J'ai à te parler.

PAQUET.

Vrai! je reviens tout de suite. (*Il entre dans la chambre.*)

SCENE V.

ANTOINE *seul d'abord*, ensuite PAQUET.

ANTOINE.

Plus j'y réfléchis, et moins je conçois comment il se fait que madame, qui paraissait si empressée de fuir son époux, vienne justement habiter le logement qu'il a loué; il y a là-dessous quelque quiproquo que le portier seul peut expliquer.

PAQUET.

Me voilà.

ANTOINE.

Fort bien; il faut que je t'interroge.

PAQUET.

Je suis toujours prêt à répondre.

ANTOINE.

Tant mieux; je voudrais savoir....

PAQUET.

Vous n'avez qu'à me laisser parler.

AIR: *En vain je l'appelle* (du Faucon.)

Je vais vous apprendre
La cause d'esclandre
Qu'on fit l' mois dernier,
Chez le tapissier.

Je sais qu' l'épicier
Quitte la mercière,
Et qu' le menuisier
Epous' la fruitière.
Hier, la bouchère

A, chez l' pass'mantier
Battu la lingère.

bis.

Oui, dans mon métier
Je suis fort utile

Aux gens du quartier;
Et, dans tout' la ville

On n' trouverait pas, j' croi,
Un homme plus instruit que moi.

ANTOINE.

Eh, mon Dieu! laissez là tout votre bavardage, et répondez à une seule question; à qui avez-vous loué cet appartement?

PAQUET, *à part.*

Ah! diable, est-ce qu'il voudrait me r'tirer le second *dernier-adieu*.

ANTOINE.

Entendez-vous? je vous demande à qui vous avez loué cet appartement?

PAQUET.

Mais je l'ai loué à M... et à madame de Pontis.

ANTOINE.

A tous les deux?

PAQUET.

Oui, monsieur.

ANTOINE.

Ils sont donc venus ensemble?

PAQUET, *à part.*

Aïe, aïe, nous y voilà. (*Haut.*) Non, monsieur, ils sont venus l'un après l'autre.

ANTOINE.

Comment, l'un après l'autre?

PAQUET.

Monsieur est venu à midi, et madame à cinq heure. Tenez, vous êtes un brave homme, je suis sûr et certain que vous ne voudrez pas frustrer de ses petits profits un honnête et malheureux portier qui, depuis trois ans, ne sais pas seulement de quelle couleur est l'argent des locataires.

ANTOINE.

Expliquez-vous.

PAQUET.

Je vais tout vous dire. Ce matin, tandis que j'étais sorti, M. de Pontis demanda à voir ce logement; ma fille le lui montra; il en fut enchanté, et le retint en lui donnant son adresse pour qu'on aille aux informations; ignorant ça, je n'avais pas ôté l'écriveau; madame se présente ce soir, je la conduis; l'appartement lui plaît aussi; elle le loue, et me remet la même adresse que monsieur de Pontis: quand j'ai vu que mes locataires étaient mari et femme, je n'ai pris qu'une information, mais j'ai gardé les deux *dernier-adieu*.

ANTOINE, *à part.*

Le singulier hasard! (*Haut.*) Êtes-vous bien sûr de n'avoir pas parlé à madame de la visite de son mari.

PAQUET.

Oh! très-sûr.... Je n'en savais rien, quand elle est venue.

ANTOINE, *à part.*

Quel bonheur! ô mes bons maîtres; tout semble vouloir vous rapprocher.

PAQUET, *à part.*

Il a beau faire, je ne lui rendrai que le petit écu de monsieur.

ANTOINE.

Mon cher Paquet, vous sentez-vous capable de garder un secret?

PAQUET.

Hé, mon Dieu! monsieur, je garderai tout ce que vous voudrez.

ANTOINE, *à part.*

Faisons-lui une fausse confidence.

AIR *du vaudeville de l'arbre de Vincennes.*

Monsieur est grondeur, impoli.

PAQUET.

Comme un mari.

ANTOINE.

Et tout en enrageant dans l'âme,
Quand il fait ce que veut sa femme,
Il croit être maître chez lui.

PAQUET.

Comme un mari. *bis.*

ANTOINE.

(*Même air que le précédent.*)

En tout il veut être obéi.

PAQUET.

Comme un mari.

ANTOINE.

Il est jaloux, quinteux, coléré;
Mais, avec un tel caractère,
On le trompe souvent aussi!

PAQUET.

Comme un mari. *bis.*

ANTOINE.

Madame est tout le portrait de son époux.

PAQUET.

Cela doit faire un joli petit ménage.

ANTOINE.

Chacun d'eux ne cède jamais aux désirs de l'autre, que lorsqu'il croit lui faire faire sa volonté.

PAQUET.

Comme ça, M. de Pontis ne consentirait pas à venir habiter cet appartement, s'il se doutait que sa femme l'a loué?

ANTOINE.

Ni madame ne viendrait y loger, si elle pensait seulement que son mari l'a visité.

PAQUET.

Diable! il faut bien prendre garde de jaser.

ANTOINE.

Certainement, à toutes les questions qu'ils te feront à ce sujet, il ne faut leur répondre que par des phrases banales, comme... c'est possible.... je ne sais pas.... à-peu-près.

PAQUET.

Ah! bon!.... comme vous m'avez dit quand vous êtes entré.

ANTOINE.

Justement.

PAQUET.

Soyez tranquille. (*On frappe.*) Qu'est-ce qui vient là?

ANTOINE.

Ce sont les porteurs, sans doute, avec le reste des meubles: il n'y a qu'à tout faire déposer dans cette chambre. (*Désignant un autre appartement.*)

PAQUET.

C'est ça, je ferai passer les porteurs par le petit escalier.

ANTOINE.

Va, tu sais ce dont nous sommes convenus.

PAQUET, naïvement.

Comment?

ANTOINE.

Mon maître ne doit pas tarder à venir.

PAQUET.

C'est possible!

ANTOINE.

Souviens-toi de ce que tu dois répondre.

PAQUET.

Je n' sais pas.

ANTOINE.

Es-tu fou?

PAQUET.

A-peu-près. (*Il rit.*) Est-ce comme ça, monsieur Antoine?

ANTOINE.

A merveille..... Ah! mon Dieu, c'est monsieur!

PAQUET.

Je me sauve de peur de me compromettre.

SCÈNE VI.

ANTOINE, M. DE PONTIS.

DE PONTIS:

AIR : *Toujours de trinquer avec nous.*

Les bandes chaînes de l'Hymen
 Furent long-temps les nôtres,
 Mais ici, crois-moi, dieu malin,
 Fais-en porter à d'autres.
 Dans un triste état
 Ton jeu nous abat ;
 Il faut qu'on se dissipe.
 Aussi, dans ce jour,
 Pour avoir mon tour,
 Ma foi je m'émancipe,

ANTOINE.

Ah! monsieur, comme vous êtes gai!

DE PONTIS.

Ce n'est pas étonnant, mon ami, je viens de passer la nuit la plus délicieuse... nous n'avons presque pas quitté la table... une chaire excellente, des vins exquis... et une société choisie!.. Comment donc? Des poètes... des musiciens... des négocians, tous gens comme il faut... les coquins!... ils m'ont gagné cinquante louis au billard... ah! je me suis bien amusé.

ANTOINE.

On ne s'amuse pas comme cela.

DE PONTIS.

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

Lorsqu'on se plaît en quelque endroit,
 Ah! mon ami, comme on s'oublie!
 Le temps passe plus qu'on ne croit,
 Dans une telle compagnie:
 A peine j'étais arrivé,
 Que la nuit remplaça la brune;
 Et quand le soleil s'est levé,
 Je l'ai pris pour le clair de lune.

ANTOINE.

Ah! mon cher maître, dans quelle inquiétude vous auriez mis madame, si elle n'avait pas cru que vous étiez à la campagne!

DE PONTIS.

Ma femme... mais à propos, tu m'y fais penser, donne-m'en donc un peu des nouvelles.

ANTOINE.

Je l'ai vue il n'y a qu'un instant.

DE PONTIS.

Est-elle bien affligée de notre séparation ?

ANTOINE.

Mais non, elle paraît résignée.

DE PONTIS.

Résignée..... Je l'aurais parié; cette femme-là ne m'a jamais aimé.

ANTOINE.

Ah! gardez-vous de mal juger son cœur; si madame a quelque chose à se reprocher, ce n'est que d'avoir suivi trop aveuglément les conseils d'une certaine coquette....

DE PONTIS.

Mad. de Folleville, n'est-ce pas? C'est une femme charmante, c'est à elle que je dois d'être désabusé sur le compte de ma femme.

ANTOINE, *avec amertume.*

Désabusé!

DE PONTIS, *mystérieusement.*

Ecoute, Antoine, il faut tâcher de savoir adroitement dans quel quartier elle loge.

ANTOINE.

Qui? mad. de Folleville?

DE PONTIS.

Eh! non, ma femme.

ANTOINE, *content.*

Ah! bon, monsieur, je vous le dirai.

DE PONTIS.

Il n'y a pas de mal, je crois, à demander cela?

ANTOINE.

Au contraire, monsieur.

DE PONTIS.

A la rigueur même, je pourrais exiger son adresse.

ANTOINE.

Certainement.

DE PONTIS.

Ne suis-je pas toujours son mari?

ANTOINE.

Assurément.

DE PONTIS.

Et d'ailleurs, j'ai mes raisons.

ANTOINE.

Comment? est-ce que vous craignez?....

DE PONTIS.

Oui, mon ami, je crains que ce logement ne soit pas assez éloigné de celui qu'elle a choisi.

La Brouille et le Racommodement.

ANTOINE, *à part.*

Je ne m'attendais pas à celui-là.

DE PONTIS.

Mon père m'avait marié trop tôt; enfin maintenant je suis maître de mes actions, je veux courir les fêtes, les spectacles, les promenades, jouir de toute ma liberté, et tu sens que le voisinage de ma femme pourrait bien déranger quelques-uns de mes projets... Ah! que je vais être heureux!... La délicieuse existence!....

AIR : *Ah! voilà la vie.*

Aimer chaque belle,
Mariée ou non,
Et ne fuir que celle
Portant votre nom :
Voilà bien la vie,
La vie
Suivie,
D'un mari garçon.

Dans un cercle aimable
Vider maint flacon,
En quittant la table,
Fêter Cupidon :
Voilà bien la vie, etc.

Lorsque midi sonne,
Gagner sa maison;
N'y trouver personne
Faisant carillon ;
Voilà bien la vie, etc.

ANTOINE.

Et vous croyez, monsieur, que votre revenu pourra suffire ?

DE PONTIS.

Beaucoup mieux qu'autrefois. La dépense de ma femme était énorme; une fois sa pension payée, maintenant, cela ne me regardera plus; nous tenions table ouverte, je mangerai chez le restaurateur, c'est économique; ma voiture me coûtait fort cher, j'irai à pied, je m'en porterai mieux : ainsi tu vois, grave censeur, que, sans cuisinier, sans chevaux et sans femme, je serai le plus heureux de hommes. (*Il se fouille.*) Eh mais! je n'ai plus le sou.

ANTOINE, *à part.*

Voilà le commencement de la réforme.

DE PONTIS.

As-tu été chez mon homme d'affaires ?

ANTOINE.

Oui, monsieur; il ne vous donnera de l'argent que dans huit jours.

DE PONTIS.

Ah! diable, on m'attend pour une partie..... Mais il reste sans doute dans le secrétaire.... (Il l'ouvre.)

ANTOINE, à part.

Ah! mon Dieu. (Haut.) Il ne reste rien, monsieur; vous savez bien que j'ai soldé ce matin le mémoire du tapissier.

DE PONTIS.

C'est fort désagréable. (Il continue de fouiller, et ouvre enfin le tiroir où mad. de Pontis a mis sa bourse.) Qu'est-ce que tu dis donc? Je n'ai jamais été si riche.

ANTOINE.

Ah! là, là..... la bourse de madame.

DE PONTIS.

Je ne m'y attendais pas du tout; c'est comme de l'argent trouvé. (Il compte l'argent.)

PAQUET, entrant avec mystère, et parlant à Antoine.
V'là madame qui r'monte.

ANTOINE, à part.

Madame!... C'est ce que je craignais. (On frappe).

DE PONTIS, comptant toujours.

Qu'as-tu donc? tu parais troublé?

ANTOINE, regardant par la croisée.

Moi, monsieur? pas du tout.... C'est que.... (A part.) Oh! nouveau contre-temps; voilà mad. de Folleville.

DE PONTIS, continuant.

Eh bien! c'est que....

ANTOINE.

C'est une visite.

DE PONTIS.

Une visite?

ANTOINE.

Qui, je crois, ne vous plaira pas beaucoup.

ANTOINE.

Qui donc?

ANTOINE, hésitant.

C'est.... M. de Brémont.

DE PONTIS, quittant brusquement le secrétaire, et mettant la bourse dans sa poche.

L'oncle de ma femme! Ah! malédiction! il vient sans doute plaider la cause de sa nièce, me faire un beau discours sur les devoirs du mariage..... Sa morale me donnerait la migraine.... je me sauve!... (Il veut sortir par la porte du fond.)

ANTOINE, l'arrêtant.

Eh! monsieur, vous allez le rencontrer.

DE PONTIS.

Tu as raison; comment faire?

ANTOINE, lui montrant la chambre à gauche.

Tenez, par là, vous trouverez un petit escalier.

DE PONTIS.

Un petit escalier! oh, c'est charmant! Je me sauve.

ANTOINE.

Enfin il est parti! Il était temps. Voici ces dames.

PAQUET.

Comme il se sauve! Ça fait un drôle de ménage, toujours.

SCENE VII.

MADAME DE FOLLEVILLE, MADAME DE PONTIS,

ANTOINE.

Mad. DE PONTIS.

Ma chère Laure! que je suis aise de te voir!

Mad. DE FOLLEVILLE.

Ah! quel quartier!... quel appartement!... Ma bonne amie, quelle idée as-tu de venir t'enterrer au fond du Marais?

Mad. DE PONTIS.

La solitude convient à ma situation.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Détrompe-toi, la solitude et le silence ne conviennent pas du tout aux femmes.

ANTOINE, *à part.*

Vit-on jamais une pareille folle?

Mad. DE PONTIS.

Il est bien aimable à toi d'être venue me consoler.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Te consoler! mais en effet, tu es triste comme si tu étais encore avec ton mari.

Mad. DE PONTIS.

Je te l'avoue.... je ne croyais pas avoir tant de peine à m'en séparer.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Ah, bah! est-ce que tôt ou tard il ne faut pas qu'on se sépare?

ANTOINE.

Comment donc?.... Je pensais que la mort seule devait séparer deux époux.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Hé bien! vous pensez mal, bonhomme; la mort, c'est une vilaine chose, et nous devons nous trouver très-heureuses quand cette séparation n'a pas lieu à la suite d'un pareil événement.... car enfin, pour peu qu'elle sache vivre, le veuvage oblige toujours une pauvre femme à se désoler, se lamenter, et souvent même à faire des frais de chagrin et de sensibilité qui finissent par altérer la santé et rendre les yeux rouges.

ANTOINE, *à part.*

Quel langage!

Mad. DE FOLLEVILLE.

AIR : *A soixante ans , il ne faut pas remettre.*

Ma chère Adèle, apprends que par les larmes

Un beau visage est enlaidi ;

Et, quoiqu'ici le veuvage ait des charmes,

J'ai toujours craint de perdre mon mari.

Mais le bonheur, par une marche neuve,

Semble pour toi se déclarer :

Car tu jouis du plaisir d'être veuve,

Sans même avoir la peine de pleurer.

ANTOINE, *à part.*

Je n'y peux plus tenir.

Mad. DE PONTIS.

En vérité, ma chère Laure, tu as une manière d'envisager les choses.....

ANTOINE, *avec ironie.*

C'est la bonne, madame, et je vois bien maintenant que, si vous aviez suivi plutôt de semblables conseils, cette séparation qui cause en ce moment vos regrets, aurait eu lieu depuis long-temps.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Antoine a raison. Je t'ai toujours dit que tu étais trop douce avec M. de Pontis.

Mad. DE PONTIS.

Que veux-tu? c'est mon caractère.

Mad. DE FOLLEVILLE.

On se contrefait.

Mad. DE PONTIS.

Il en coûte de tromper.

Mad. DE FOLLEVILLE.

On se fait violence; tout dépend des premiers jours. Tiens, lorsqu'un mari sait là-dessus à quoi s'en tenir, il se fait une raison; tu vois comme j'en agis avec le mien.

Mad. DE PONTIS.

Tous les hommes ne ressemblent pas à M. de Folleville.

ANTOINE.

Heureusement.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Plus j'ai de caprices, et plus il m'aime.

ANTOINE.

On dit qu'il vous adore, madame.

Mad. DE FOLLEVILLE.

C'est un si brave homme!

ANTOINE, *à part.*

C'est un sot.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Je l'aime beaucoup, nous vivons ensemble le mieux du monde; il y a huit jours que je ne l'ai vu, mais cela doit être.

Mad. DE PONTIS.

Huit jours!

Mad. DE FOLLEVILLE.

C'est tout simple.

AIR *du vaudeville du Piège.*

Tant qu'il fait jour, il va se promener;
Moi, chaque nuit, pour veiller je m'arrange;
Et s'il prétend que je le fais damner,
Chacun dit que je suis un ange.
D'après cela, vous pouvez augurer
Quel sort sera toujours le nôtre;
Nous sommes sûrs de ne nous rencontrer
Ni dans ce monde, ni dans l'autre.

Mad. DE PONTIS.

J'espère aussi ne pas rencontrer M. de Pontis.

ANTOINE, *à part.*

C'est ce que nous verrons.

Mad. DE PONTIS.

Maintenant que je suis libre, je veux voir tous les spectacles, assister à toutes les fêtes.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Je ne te quitte plus.

Mad. DE PONTIS.

Tiens, voilà le plan que je me suis tracé.

AIR : *Je pars.*

Chez moi,
Prenant mon goût pour loi,
Je règle ainsi l'emploi
De ma vie
Asservie,
Et veux,
Par des plaisirs nombreux,
Voir au gré de mes vœux,
Ma journée
Enchaînée.
Ici
Je reçois, à midi,
Un essaim étourdi

Que mon lever appelle :
 J'y choisis celui qui,
 Dans mon nouveau wiski,
 Me mène chez Garchi,
 Ou bien à Bagatelle.
 Au Salon,
 En passant j'observe,
 Dans le même médaillon,
 Ma cousine, peinte en Minerve,
 Et mon oncle, en Apollon.

D'une fête
 Qu'on apprête,
 L'heure est prête
 A sonner :
 Je suis vive,
 Je m'esquive,
 Et j'arrive
 Pour dîner.

Gaiment

Je me place un moment
 Près d'un homme charmant ;
 A table, il fait l'aimable,
 De tout avec soin il me sert,
 Et me glisse au dessert
 Un billet de concert :

On sort.

Comme le jeu m'endort,
 Je vais rendre d'abord
 Trois ou quatre visites ;
 Je les fais petites,
 Et quitte subito
 Le wisk et le loto,
 Pour le chien Munito.

A minuit, le bal me réclame ;
 Il n'est pas de plus doux momens :
 J'y vais voir pâlir mainte femme
 A l'aspect de mes diamans.

Mais l'aurore
 Vient d'éclorre ;
 Elle dore
 Le clocher :
 On s'invite,
 On s'évite,
 On va vite
 Se coucher
 Sans bruit.

Rentrée en mon réduit,
 Je passe alors la nuit,

Qu'un joli rêve
Achève,
Sans craindre qu'un époux chagrin
Vienna le lendemain
Me reprocher mon train.

Mad. DE FOLLEVILLE.

C'est charmant; mais il est trop tard aujourd'hui pour mettre tout cela à exécution. Tu viens ce soir avec moi chez la petite anglaise, elle m'a chargée de t'inviter.

Mad. DE PONTIS.

Oh! cela m'est impossible : je n'ai pas une seule parure.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Te voilà bien embarrassée... ma voiture est en bas, je vais te conduire chez ma marchande de modes, tu y choisiras tout ce qu'il te faut.

Mad. DE PONTIS.

Allons, tu me fais faire tout ce que tu veux. Je vais prendre de l'argent.

ANTOINE, à part.

Ah! que va-t-elle dire?

Mad. DE FOLLEVILLE.

Eh! non, c'est inutile, on portera demain le mémoire à ton mari; viens.

Mad. DE PONTIS.

Je te suis.

ANTOINE.

Madame va sortir?

Mad. DE PONTIS.

Il le faut bien, Antoine; je m'en rapporte à toi.

ANTOINE.

Mais....

Mad. DE PONTIS.

Allons, obéis.

AIR : *Tu vas changer de costume.*

O doux instant! il a donc enfin lui
L'heureux jour de ma délivrance!
Ce n'est vraiment que d'aujourd'hui
Que doit dater mon existence.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Vers les plaisirs, viens prendre ton essor.

ANTOINE.

Comment donc? vous sortez ensemble?

Mad. DE FOLLEVILLE.

Rassure-toi, je serai son Mentor.

ANTOINE.

Et c'est pour cela que je tremble.

ENSEMBLE.

(*Madame de Pontis et madame de Folleville reprennent les quatre premiers vers.*)

ANTOINE.

Mon pauvre maître! elle va loin de lui;
 Pourtant je garde l'espérance
 Que tous les deux me devront aujourd'hui
 Le bonheur de leur existence.

(Elles sortent.)

SCENE VIII.

ANTOINE, seul.

Ma pauvre maîtresse! que je la plains d'avoir une pareille amie.... Ah! malgré les conseils de cette femme légère, si je puis amener une explication entre M. et Mad. de Pontis, tout espoir de réunion n'est pas encore perdu : morbleu, je n'en aurai pas le démenti; tâchons de retrouver mon maître, et dès que je serai informé du retour de madame, je ferai tout pour le ramener ici.

AIR de Turenne.

Pour réussir, il me faudra sans doute
 Tromper des maîtres généreux;
 Eh bien! je sens là qu'il m'en coûte;
 Le mensonge m'est odieux.
 Pourtant ici leur intérêt l'ordonne,
 Trompons-les en bon serviteur:
 Lorsque j'aurai fait leur bonheur,
 Je prierai Dieu qu'on me pardonne.

SCENE IX.

ANTOINE, PAQUET.

PAQUET.

Eh bien! où en sommes-nous?

ANTOINE.

Cela va bien.

PAQUET.

Les meubles sont déjà placés là-dessus.

ANTOINE.

C'est bien.

PAQUET.

Il y a pourtant une chose qui m'interloque; je ne comprends pas....

La Brouille et le Racommodement.

ANTOINE.

Tant mieux.

PAQUET.

Faites-moi le plaisir de m'expliquer....

ANTOINE.

Impossible; il faut que je sorte.

PAQUET.

Mais dites-moi seulement un mot.

ANTOINE.

Je t'en dirai cent quand je reviendrai. (Il sort.)

PAQUET, seul:

Soit, j'y compte; M. Antoine, j'y compte, entendez-vous? Ah, l'aimable homme! il a grande confiance en moi: allons, allons, ayant peu, il est sûr et certain que je saurai tous les secrets de nos locataires.

AIR: *L'asile aux muses consacré.*

D'après c' qu'il m'a dit, je le vois,
Monsieur veut surprendre madame.
Ah! je m' rappelle qu'autrefois
Je surprénais aussi ma femme.
Mais ce n'est qu' dans notre printemps
Qu'une telle conduite est bonne;
Et voilà près de vingt-cinq ans.
Que je ne surprénds plus personne.

SCENE X.

PAQUET, TROIS MODISTES.

(On frappe et on sonne en même temps.)

PAQUET.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça: ne tirez donc pas si fort, vous, allez casser le cordon.... Ah! c'est un régiment de femmes!

LES MODISTES.

Tic et tic et toc, et tin, tin, tin,
C'est ainsi que frappent des artistes;
Et l'on reconnaît à leur tocsin,

Les modistes

Du quartier d'Antin.

UNE MODISTE.

Prenez cette robe à lame,
Ces follettes que voilà,
C'cach'mir' qu'a choisi madame,
Et c'chapeau qu' monsieur payra.

ENSEMBLE.

Tio et tic et toc, etc.

PAQUET.

C'est bon, c'est bon, mesdemoiselles, je remettrai tout ça à madame.... C'est y léger! Il y en a pour?...

LES MODISTES.

Nous apporterons le mémoire à monsieur.

PAQUET.

C'est dommage qu'il ne soit pas là, il vous aurait donné pour boire.

LA PREMIERE MODISTE.

Ah! nous ne sommes pas intéressées.

PAQUET.

Eh ben! à la bonne heure, ça s'trouv'ra avec autre chose.

LES MODISTES.

AIR : *En revenant du village.*

Disposez de nos services,
Monsieur l'portier!
Dans not' métier,
Pour rendre de bons offices
On n' se fait pas prier.

LA DEUXIEME MODISTE.

Tantôt, chez une pratique,
J'en fais l'aveu,
J'vais m'amuser un peu.

LA PREMIERE MODISTE.

Moi, j' retourne à la boutique,

(*A part*).

En passant par le Cadran-Bleu.

(*Elles sortent, et répètent le chœur.*)

SCENE XI.

PAQUET, *seul.*

Elles sont ben gentilles au moins, ces petites femmes-là... et ben obligeantes.... Ah, Dieu! les beaux ajustorions qu'il doit y avoir là-dedans; c'est sans doute un cadeau que fait monsieur à madame..... Une surprise; remplissons ses intentions, en étalant tout cela bien précieusement dans sa chambre à coucher.

AIR : Paiera qui pourra,

Que d'rubans et que d'dentelles!
Ah, jarni! les beaux habits!
Tout's ces parures nouvelles
Sont, je le crois, hors de prix;
Maintenant, les têtes des belles
Coutent bien cher à leurs maris.

Eh bien! malgré ça,
D'ces chiffons-là,
La beauté
D'tout côté
Fait emplette.

Paiera qui pourra,
Larirette,
Paiera qui pourra,
Larira.

*(Il prend les cartons).**Même air.*

Mais si l'on r'fusait aux femmes
Quequ'zuns d'ces atours nouveaux,
Vous verriez ces bonnes ames
Recevoir de p'tits cadeaux,
Et c't usage, aux maris d'ces dames,
Donnerait de vilains chapeaux.

Oui, l'on sait cela,
Ces présens-là
Sont chez nous,
Pour l'époux,
Une dette.

Tant qu'on s'mariera,
Larirette,
On en portera,
Larira.

(Il entre dans la chambre à gauche; M. de Pontis paraît au fond).

SCENE XII.

Monsieur DE PONTIS, *seul.*

Ah, mon Dieu! la triste journée.... La sottie ville! je ne me suis jamais tant ennuyé qu'aujourd'hui.

AIR de *Marianne.*

Au jeu d'abord, pour me distraire,
 Je voulus risquer quelqu'argent;
 Mais à mes vœux le sort contraire
 Me fit tout perdre en un instant.
 Je cours ailleurs;
 Chez les traiteurs,
 Les mets sont froids et le vin détestable.
 Je donne au diable
 Le jeu, la table,
 Et, sans dîner,
 Je vais me promener.
 L'ennui s'empare de mon ame,
 J'espère encore le braver;
 Mais à deux pas, pour m'achever,
 Je rencontre ma femme.

Heureusement qu'elle ne m'a pas aperçu. Comme elle avait l'air gai... Elle s'amuse, je gage... Elle en est bien capable. Cette femme-là est si légère... Elle s'amuse, tandis que moi, j'enrage.... Hé! pourquoi ne m'amuserai-je pas aussi? Certainement... si le malheur a voulu que je perdisse aujourd'hui quelques milliers de francs au jeu; si les promenades ne sont remplies que de femmes laides, ou mises sans goût... si enfin j'ai été forcé de jeûner!.... eh bien! est-ce une raison pour m'attrister? Non, sans doute; du courage, de la philosophie! Voilà justement des livres.... lisons.... Ce sont des vers, tant mieux; j'ai toujours été fou de la poésie. (*Il lit au hasard quelques vers du poëme du Mérite des Femmes*).

- « L'homme en vain méconnaît un nœud plein de douceur,
- » Dans une tendre épouse il rencontre une sœur;
- » Elle sait des emplois soulager la fatigue.
- » Dès l'aube, en longs travaux l'artisan se prodigue :
- » Sous le fardeau, le soir, s'il succombe affaissé,
- » Il revoit sa compagne, et se sent délassé ».

(*Mérite des Femmes*).

Comme ces vers-là sont mal tournés; quel est donc cet ouvrage? *Le Mérite des Femmes*. Ce poëme jouit pourtant d'une célébrité. (*Il jette le livre*). Je ne le lirai pas. Voyons celui-ci : *Le Tableau du Mariage!* Cela doit être bien gai. (*Il lit*). « Rien n'est égal à la félicité de deux époux qui, toujours unis, n'ont qu'un cœur, qu'une pensée, qu'une ame »! Comme c'est

plat! je parierais que l'auteur n'a jamais été marié.... Oh! les mauvais livres! Il faut qu'on m'ait apporté la bibliothèque de madame... Ah! voilà de la musique!.. C'est une romance! cela convient à ma situation : *Le bonheur d'être deux!* Oh! mon Dieu, non! on ne fait plus rien de bon dans ce genre-là... Je ne sais que devenir... Ma femme serait bien contente, si elle pouvait se douter de l'embarras où je me trouve... Allons, il faut prendre son parti... Je ne sortirai plus... Il est cependant de bonne heure... Voyons! Eh bien! qu'est-ce que c'est que cela?... Cette pendule!.. c'est celle que j'avais donnée à madame de Pontis... Je ne voulais pas la reprendre... pourquoi l'avoir apportée... Antoine n'en fait jamais d'autre... Appelons; je veux absolument savoir.... Antoine!... (*Il sonne*) Antoine! Lafleur! seraient-ils tous sortis? Quelle contrariété!...

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Quand je brûlais d'exhaler
 Ou ma colère, ou ma rage,
 Autrefois, dans mon ménage,
 Je trouvais à qui parler,
 Maintenant en vain je sonne;
 L'écho seul ici répond.
 Antoine!... ah, bien oui! personne
 A ma voix ne répondra.
 Mais que devenir? que faire?
 Sur qui jeter ma colère?
 Ah! si ma femme était là.

(*Il sonne*).

SCENE XIII.

DE PONTIS, PAQUET *sortant de la chambre, un bougeoir à la main.*

PAQUET.

On y va, on y va.

DE PONTIS.

Ah! c'est vous! ne pouviez-vous répondre?

PAQUET.

Pardonnez-moi, monsieur, c'est que.... en l'absence de M. Antoine....

DE PONTIS.

Comment! Antoine est sorti?

PAQUET.

Oui, monsieur; mais il rentrera.

DE PONTIS.

Que faisiez-vous là-dedans?

PAQUET, *à part.*

Ne lui disons pas ce que j'ai fait.

DE PONTIS.

Vous rargiez?.....

PAQUET.

Oui, oui, monsieur, je rangeais... (*A part.*) J'ai étalé tout ça avec un soin, une précaution.....

DE PONTIS.

C'est bon ; donnez-moi cette bougie.

PAQUET, *à part.*

Ah, mon Dieu! est-ce qu'il veut aller se coucher?

DE PONTIS.

Vous direz à Antoine que je n'ai pas besoin de lui.

PAQUET.

Monsieur n'attend donc pas madame?

DE PONTIS.

Madame! non, certainement, je ne l'attends pas. Connait-elle ce logement?

PAQUET.

Non, non, monsieur, elle ne le connaît pas.

DE PONTIS.

A la bonne heure, car je déménagerais sur-le-champ.

PAQUET.

V'là ben c' que m'a dit son valet..... Il lui ménage une surprise.

DE PONTIS, *à lui-même en sortant.*

Je ne veux plus la revoir.

PAQUET, *le regardant aller.*

Le bon mari!... il est un peu en colère, mais ça va s'passer... Ah! que j'ai ben fait d'arranger comme ça toutes ces parures; il n'aura pas même la peine de les déployer.

SCENE XIV.

PAQUET, MADAME DE PONTIS.

Mad. DE PONTIS, *en dehors.*

Antoine!

PAQUET.

Bon! v'là madame!

Mad. DE PONTIS, *entrant.*

Antoine!

PAQUET.

Il n'y est pas, madame.

Mad. DE PONTIS.

Où va venir me prendre..... Hâtons-nous de m'habiller..... N'a-t-on pas apporté ici des cartons... des....

PAQUET, *à part.*

Tiens, elle le sait. (*Haut.*) Oui, madame, et tout ça est d'une fraîcheur....

Mad. DE PONTIS.

Y a-t-il de la lumière dans ma chambre?

PAQUET.

Oui, madame; entrez, entrez....

Mad. DE PONTIS.

Dépêchons-nous.

SCENE XV.

LES MÊMES, M. DE PONTIS, ensuite ANTOINE.

DE PONTIS, *rentrant chargé d'un carton, d'une robe et d'un schall qu'il traîne après lui.*

AIR : *Des rigueurs du cloître.*

Des chapeaux, des habits de femme!
Qui m'a joué ce tour malin?

Mad. DE PONTIS.

Mon époux! ah! quel trait infâme;
Il chiffonne gaze et satin.

PAQUET.

La drôl' de surpris' pour madame;
Il déchire gaze et satin.

ANTOINE.

Quel trouble agite ainsi votre ame,
Mon cher maître? pourquoi ce train?

ANTOINE.

Aïe, aïe, voilà le moment de la crise.

Mad. DE PONTIS.

Comment, monsieur, après m'avoir forcée de vous fuir par vos mauvais procédés, vous venez encore troubler ma solitude!

PAQUET, *bas à Antoine.*

Ah ça! mais elle ne sait donc pas..... (*Antoine lui tourne le dos.*)

DE PONTIS.

Comment, madame? non contente de m'avoir rendu le témoin de vos folles dépenses, vous osez faire apporter ici ces parures?

PAQUET, *bas à Antoine.*

Ah ça! mais c' n'est donc pas?... (*Même jeu d'Antoine.*)

Mad. DE PONTIS.

On ne pousse pas plus loin l'importunité!

DE PONTIS.

On n'est pas plus inconséquente!

Mad. DE PONTIS.

Tourmenter ainsi une femme!

DE PONTIS.

Se jouer ainsi d'un mari!

PAQUET, *à part.*

J'vons donc en savoir de belles. (*De Pontis, apercevant Paquet, fait signe à Antoine de l'emmener.*)

ANTOINE, *à Paquet.*

Allons, sors.....

PAQUET.

Mais, monsieur Antoine....

ANTOINE, *le poussant.*

Hé! sors, te dis-je! (*En regardant la pendule*). Oh! la bonne idée; il est tard, avançons la pendule. (*Il met l'aiguille près d'une heure*).

(*Antoine fait sortir Paquet, et le suit.*)

SCENE XVI.

DE PONTIS, Mad. DE PONTIS.

Mad. DE PONTIS.

Me direz-vous enfin, monsieur, le motif de cette persécution?

DE PONTIS.

Me direz-vous enfin, madame, le sujet de cette conduite?

Mad. DE PONTIS.

Je ne m'attendais certainement pas à vous trouver ici.

DE PONTIS, *à part.*

Non, elle venait me chercher. (*Haut*). Je puis vous jurer que je ne croyais pas vous y rencontrer.

Mad. DE PONTIS, *à part.*

Oui, il m'a suivie.

DE PONTIS.

Après les torts que vous avez envers moi....

Mad. DE PONTIS.

Que pouvez-vous me reprocher?

DE PONTIS.

AIR du Major Palmer.

Vous avez l'humeur boudeuse.

Mad. DE PONTIS.

Donnez-moi de la gaité.

DE PONTIS.

Vous êtes capricieuse.

Mad. DE PONTIS.

C'est le fard de la beauté.

La Brouille et le Raccodement.

DE PONTIS.

Vous faites trop de toilette.

Mad. DE PONTIS.

Mes attraits en sont mieux vus.

DE PONTIS.

Vous êtes un peu coquette.

Mad. DE PONTIS.

Mais c'est un charme de plus.

DE PONTIS.

Vous n'aimez que la dépense.

Mad. DE PONTIS.

L'argent est fait pour rouler.

DE PONTIS.

Chez vous jamais de silence.

Mad. DE PONTIS.

Une femme doit parler.

DE PONTIS.

Vous semblez toutes parfaites

Quand l'Hymen va vous lier.

Mad. DE PONTIS.

Etiez-vous ce que vous êtes,

Avant de vous marier ?

DE PONTIS.

Quand nous allons dans le monde,

Vous me laissez dans un coin.

Mad. DE PONTIS.

Ma foi, d'un mari qui gronde

On n'est jamais assez loin.

DE PONTIS.

Et tandis qu'un air aimable

Fait briller tous vos appas,

Souvent je me donne au diable.

Mad. DE PONTIS.

Eh! vous ne me quittez pas.

DE PONTIS, *s'animant.*

A présent, au moins, vous voilà libre....

Mad. DE PONTIS.

C'est ce que je demande.

DE PONTIS.

Je vais vivre dans la solitude.

Mad. DE PONTIS.

Et moi dans le grand monde.

DE PONTIS.

Dès demain, j'irai me loger à l'autre bout de la ville.

Mad. DE PONTIS.

Et moi aussi.

DE PONTIS.

Il faut espérer que nous ne nous rencontrerons pas.

Mad. DE PONTIS.

J'en serais bien fâchée.

DE PONTIS.

Vous ne viendrez peut-être pas m'y chercher?

Mad. DE PONTIS.

Ni vous non plus?

DE PONTIS.

Moi, oh! je ne veux plus vous voir.

Mad. DE PONTIS.

C'est la dernière fois que je vous parle.

DE PONTIS.

Je vous déteste.

Mad. DE PONTIS.

Je vous abhorre.

DE PONTIS.

Fuyez ma présence.

Mad. DE PONTIS.

Otez-vous de mes yeux.

DE PONTIS.

Qu'attendez-vous?

Mad. DE PONTIS.

Qu'espérez-vous encore?

DE PONTIS.

Je suis chez moi.

Mad. DE PONTIS.

Non, chez moi.

DE PONTIS.

J'ai loué ce matin.

Mad. DE PONTIS.

Et moi ce soir, au portier.

DE PONTIS.

A sa fille.

Mad. DE PONTIS.

Ce logement m'appartient.

DE PONTIS.

C'est un peu fort.

Mad. DE PONTIS.

Je puis vous le prouver.

DE PONTIS.

Comment?

Mad. DE PONTIS.

En appelant le portier; et je vais de suite...

DE PONTIS.

Non, madame, il serait inconvenant de rendre ces gens-là témoins de nos discussions; j'aime mieux vous laisser le champ libre.

Mad. DE PONTIS.

Je ne le souffrirai pas... Le logement est à vous... C'est moi qui dois vous céder la place. Adieu, monsieur.

DE PONTIS.

Adieu, madame.

(*Ils remontent tous deux la scène pour sortir; en es montant la pendule sonne une heure... ils s'arrêtent.*)

Mad. DE PONTIS.

Déjà une heure!

DE PONTIS.

Une heure.

Mad. DE PONTIS.

Je ne croyais pas qu'il fût si tard.

DE PONTIS.

Où aller maintenant?

Mad. DE PONTIS.

Notre ancien appartement est démeublé.

DE PONTIS.

Les hôtels garnis sont fermés.

Mad. DE PONTIS.

Quel embarras!

DE PONTIS.

Je ne puis sortir maintenant.

Mad. DE PONTIS.

Je le puis encore moins que vous.

DE PONTIS, *se rapprochant, après un moment de silence.*

Est-ce par votre ordre qu'on a apporté ici cette pendule?

Mad. DE PONTIS.

Non, je n'aurais pas osé l'ordonner.

DE PONTIS.

Pourquoi? elle vous appartient.

Mad. DE PONTIS.

Il est vrai que sa vue ne doit pas vous être agréable.

DE PONTIS.

A moi... au contraire.

Mad. DE PONTIS.

C'est vous qui me l'avez donnée.

DE PONTIS.

Je m'en souviens.

Mad. DE PONTIS.

En me faisant les plus belles promesses.

DE PONTIS.

Je ne les ai pas oubliées.

Mad. DE PONTIS, *soupirant.*

Ah! ce temps là!...

DE PONTIS, *soupirant aussi.*

Qu'est-il devenu?

AIR nouveau de M. Schaffner.

Quand je vous l'offris pour gage

De ma vive ardeur,

Son timbre battait, je gage,

Moins fort que mon cœur.

Aujourd'hui, quand il résonne,

J'y suis étranger;

Ce n'est plus pour moi qu'il sonne

L'heure du berger.

Mad. DE PONTIS, *lui montrant sa bague.*

Voilà encore un de vos présents.

DE PONTIS, *lui prenant la main.*

Ah! vous avez conservé votre alliance?

Mad. DE PONTIS, *avec émotion.*

Ah!... Prenez garde, ne serrez pas si fort.

DE PONTIS.

Adèle, comme tu es changée pour moi?

Mad. DE PONTIS.

C'est vous, ingrat, qui avez cessé de m'aimer.

DE PONTIS.

J'ai des torts, j'en conviens.

Mad. DE PONTIS, *avec franchise.*

Nous en avons tous les deux.

DE PONTIS.

Mais tu es si bonne, si indulgente...

Mad. DE PONTIS.

Tu étais si prévenant, si aimable...

DE PONTIS.

Promets-moi d'oublier...

Mad. DE PONTIS.

Si tu voulais me jurer...

DE PONTIS.

Ah! je te jure de t'aimer toute la vie.

Mad. DE PONTIS.

Je répète ton serment.

M. et Mad. DE PONTIS.

AIR : *Tourterelle si fidèle.* (De M. Lelu).

Douce ivresse,
Ta tendresse
Me rend tous mes droits sur ton cœur.
Indulgence,
Confiance,
De deux époux font le bonheur.

DE PONTIS.

Tes pleurs ont fait éclore
D'heureux instans pour nos amours :
C'est ainsi que l'aurore
Annonce de beaux jours.

ENSEMBLE.

Douce ivresse, etc.

SCENE XVII ET DERNIERE.

LES MÊMES, ANTOINE, PAQUET.

ANTOINE, *du fond.*

Puis-je entrer ?

DE PONTIS, *allant à lui.*

Oui, bon Antoine, oui, mon vieil ami, viens partager notre bonheur.

ANTOINE.

La voiture de madame de Folleville attend madame.

Mad. DE PONTIS.

Dis que je suis sortie.

DE PONTIS.

Si elle vient elle-même ?

Mad. DE PONTIS.

Je ne la recevrai pas.

PAQUET.

Soyez tranquille, madame, je vas fermer la porte à la grosse clef.

ANTOINE.

Mes bons maîtres ! j'étais bien sûr que cette vilaine brouille finirait par un bon raccommodement.

VAUDEVILLE.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

DE PONTIS.

Jadis, d'après leur caractère
Voulant varier leurs travaux,
On dit que les Dieux, sur la terre,
Ont créé les biens et les maux.

Par eux le chaos se débrouille;
 Mais je crois que dans ce moment
 L'Hymen a dû créer la brouille,
 L'Amour le raccommodement.

ANTOINE.

Trop long-temps des haines cruelles
 Ont attristé le sol français;
 Amis, à toutes nos querelles
 Il faut mettre fin pour jamais.
 Qu'on s'approche, que l'œil se mouille
 Dans le plus doux embrassement,
 Et l'on ne verra plus de brouille
 Troubler le raccommodement.

PAQUET.

Dans le temps où j' courtisais les belles,
 Tout semblait me favoriser;
 Dans mes disputes avec elles
 J'avais l' moyen d' les appaiser.
 Aujourd'hui que mon cœur se rouille,
 J' suis moins fort sur le sentiment;
 J'ai tout ce qu'il faut pour la brouille,
 Et rien pour l' raccommodement.

Mad. DE PONTIS, *au public.*

C'est à vos bontés que se fient
 Deux époux en signant la paix;
 Il faut que vos mains ratifient
 Chaque pièce de leur procès.
 Que personne ici ne se fouille
 Pour prendre un sinistre instrument....
 Chez nous, messieurs, d'un peu de brouille
 Voilà le raccommodement.

20 71 63

FIN.